Bibliothèque Maison de l'Orient
155687

SUR

LA PRONONCIATION

DU GREC ANCIEN.

On sait que les anciens ont eu des relations très suivies avec les peuples de l'Inde. Les détails géographiques et historiques que nous ont transmis les écrivains grecs et latins sont généralement conformes à ce que nous ont appris les Indiens eux-mêmes. Il n'est donc pas étonnant que l'idée soit venue à M. Caldwell, le célèbre tamuliste, de chercher dans les géographes de l'antiquité classique des preuves du grand âge des langues dravidiennes, en examinant les noms de pays et de villes donnés par ces géographes. Il paraîtra

donc assez naturel que, renversant le problème, je veuille rechercher, au moyen de ces transcriptions, quelle était la manière dont les Grecs prononçaient certaines lettres de leur alphabet. La prononciation érasmienne, adoptée dans nos écoles, est condamnée comme tout à fait artificielle par beaucoup de professeurs qui préfèrent celle du grec moderne ; celle-là, disent-ils, est au moins une prononciation dont on est sûr. Les principales lettres articulées différemment dans l'un et l'autre système sont β (*v* ou *b*), η (*è* ou *î*), θ (*t* aspiré ou *th* anglais), *v* (*ü* ou *i*), χ (*k* aspiré ou *ch* allemand); il faut y joindre les diphthongues ευ, αυ, ηυ et αι (*ai* ou *è*), ει (*ei* ou *i*), οι (*oi* ou *i*). Ajoutons le φ que tout le monde lit *f*, mais dont cependant la prononciation est discutée. Les savants les plus autorisés ont traité la question et l'ont résolue contrairement à l'opinion des partisans du grec moderne ; mais, convaincu qu'une preuve de plus n'est jamais sans opportunité, quelle qu'elle soit, j'exposerai ici les résultats de la comparaison entre les noms géographiques du sud de l'Inde, tels qu'ils sont écrits par les Grecs et les mêmes noms sous leur forme originale. Il importe tout d'abord, pour que les conclusions de ce travail paraissent plus évidentes, de démontrer : 1° que la prononciation des langues dravidiennes n'a pas changé sensiblement depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne ; 2° que les Grecs ne devaient pas éprouver de difficultés sérieuses à prononcer des mots dravidiens, et que par suite leurs transcriptions ont pu être souvent littérales. Auparavant je rappellerai en quelques mots rapides ce que sont les langues dravidiennes.

Ce nom *dravidien* est tiré du mot *dravida*, par lequel les Sanskrits désignaient le pays où étaient en usage les idiomes dont nous nous occupons et qui dérivent d'une antique langue probablement parlée seule dans toute l'Inde antérieurement à l'invasion aryenne. Le sanskrit n'a pas dédaigné

de lui faire quelques emprunts (1). C'était, autant que nous pouvons en juger, une langue essentiellement agglutinante, parente des idiomes touraniens et principalement du finnois, peut-être du médo-scythique ; elle ne connaissait pas la distinction des genres, elle n'avait pas de pronoms relatifs, elle confondait le nom et le verbe qui pouvaient également recevoir divers mots suffixes indiquant la personne, le temps, le lieu, la manière (c'est-à-dire que tous les mots se déclinaient et se conjuguaient), etc. Son alphabet était dépourvu d'aspirées, mais possédait des consonnes cérébrales et un plus grand nombre de voyelles que l'aryaque (elle avait entre autres *é* et *o* brefs). Le dravidien a donné naissance à plusieurs langues, qui servent encore de nos jours à plus de trente millions d'hommes, dont les principales sont le tamoul, le canara, le télinga et le malayâla. Dans la famille dravidienne, le tamoul joue le même rôle et a la même importance que le sanskrit dans la famille indo-européenne ; le canara, comme le latin, a souvent conservé la rudesse primitive adoucie par le tamoul et plus encore par le télinga cf. can. *kévi* « oreille » pour tam. *sévi* et tél. *tchévi*, comme latin *equus* pour sansk. *açwa* (2). La comparaison de ces langues entre elles nous apprend quelles altérations chacune d'elles a

(1) M. Caldwell cite, entre autres, les mots *nîra-m* et *mîna-m* dont on explique péniblement la dérivation en sanskrit. Le mot *nîr* est essentiellement dravidien, et le mot *mîn* à plus forte raison. Ce dernier dérive incontestablement de *min'* « briller »; il signifie en même temps « étoile » et « poisson » dans la langue poétique tamoule.

(2) Je ne parlerai pas des ressemblances des mots dravidiens avec des mots de langues touraniennes ; elles sont plus naturelles et par suite plus nombreuses. Je dirai seulement que j'ai constaté des parentés évidentes entre quelques mots basques et leurs correspondants dravidiens, par exemple drav. *ammâ* « mère »; basq. *ama* — *vîdi* « rue, chemin », basque *bide*—; *a* « celui-là »; basq. *a*; — *én'* « de moi »; basq. *éné*—; *æyan'* (*aiyan'*) «seigneur »; basq. *æta* (*aita*) « père. »

subies avec le temps; ainsi le tamoul, tout en restant le plus fidèle représentant de la langue-mère, a généralement adouci en *æ (ei)* les finales primitivement en *a* ou il les a supprimées, mais le malayâla les a conservées ; or, le malayâla n'est qu'un rameau détaché du tamoul à une époque déjà très reculée.

La plupart des noms reproduits par Ptolémée (livre XII, ch. I[er]), que nous allons examiner tout à l'heure, sont tamouls. Il suffira donc de faire voir que la prononciation du tamoul n'a pas changé depuis deux mille ans, ou plutôt que nous sommes à peu près sûrs de prononcer les noms de pays et de villes tels que les ont entendus ceux qui ont fourni au géographe grec les renseignments à l'aide desquels il a décrit le sud de l'Inde. La comparaison des idiomes et des accents des divers peuples de la famille dravidienne nous révèle les changements que le temps a introduits dans le son de quelques voyelles. Ainsi, nous savons d'une manière à peu près certaine, comme nous l'avons dit tout à l'heure, que le langage antique affectionnait beaucoup les finales en *a*, tandis que le tamoul substitue à cette lettre une sorte d'*e* muet, la change en *æ (ei)* ou la supprime (cf. tam. *paḍa*, pron. *paḍe ; talæ* pour *tala* ; *ûr* pour *ûra)*. Les langues dravidiennes n'ont été cultivées qu'après l'invasion aryenne : on a sans doute écrit tout d'abord comme l'on prononçait ; cela est probable, car nous voyons qu'on a inventé des lettres pour représenter des consonnes qui n'avaient pas leurs correspondantes en sanskrit. C'est seulement plus tard que l'orthographe de quelques mots a été modifiée ; ainsi, dans les inscriptions tamoules, les *é* initials sont toujours écrits *yé ;* en tamoul, en effet, l'*e* ou l'*o* au commencement des mots est toujours accompagné de la semi-voyelle harmonique *y* ou *w*, qu'on n'exprime plus aujourd'hui dans l'écriture : dans les mots empruntés au sanskrit, *ya* initial devient souvent *é* (pron. *yé*), et l'on a par exemple *éndiram* pour *yantram*

(quelques personnes pensent que dans certains cas l'*a* bref sanskrit devait se prononcer *é;* c'est ce qui explique comment entre autres le mot *djanam* est devenu *sénam* en tamoul). Enfin, les savants, les lettrés tamouls ont une prononciation qui n'est pas celle du peuple, qui se rapproche beaucoup plus de l'écriture et où les articulations sont plus nettes et plus distinctes. Il y a cependant quelques différences entre la manière dont ils lisent et celle dont ils écrivent ; par exemple, les *î* dans certaines positions sont articulés presque comme des *ü* longs et les *u* comme des *o*, les *l*, *t'*, *d'*, *n'* sont mouillés lorsqu'ils sont muets, etc.; mais ces exceptions ne sont pas très nombreuses. Nous avons, en résumé, des raisons sérieuses de croire que nous connaissons à peu près la manière de parler des dravidiens qui vivaient à l'époque de l'ère chrétienne.

Dans le langage de ces peuples, dépourvus, comme nous l'avons dit, d'aspirées, il ne se rencontrait que peu de lettres rebelles aux organes des Grecs. Les seules qu'ils eurent probablement quelque peine à articuler furent celles des cérébrales (*ṭ*, *ḍ*, *ṇ*, *ḷ*), le *r'* (*r* dur, presque *r* double) et le fameux *j* pondichérien (1). Comment devons-nous supposer qu'ils

(1) La vraie prononciation de cette consonne est encore aujourd'hui vivement discutée. MM. Caldwell et Pope n'y voient qu'un *ṛ* cérébral; mais la majorité des tamulistes en fait un *ḻ* plus gras que le *ḷ* védique déjà possédé par tous les alphabets dravidiens; la lettre qui nous occupe est confinée au tamoul et au malayâla. On la prononce dans le pays tamoul *ḻ* ou *j;* mais les grammaires indigènes indiquent le même mode de prononciation pour cette lettre que pour la semi-voyelle *r* (*Nan'n'ûl*, 1, 83; *Tolkâppiyam*, 1, 95). Le canara la remplace généralement par *ḷ*; le télinga par *ḍ*. Je ne suis pas éloigné de partager l'opinion de MM. Caldwell et Pope. En repliant la langue vers l'extrémité supérieure du palais, on reproduit aisément la série *ḍ*, *ṛ*, *ḷ*, *j* cérébral; il est donc facile de s'expliquer l'origine de cette consonne, qui est sûrement une cérébrale.

cherchèrent à représenter ces lettres dans les mots qu'ils transcrivirent? Voyons ce que font les Européens de nos jours : ils écrivent *t*, *n*, *l* au lieu de *ṭ*, *ṇ*, *ḷ*; *d* ou *r* au lieu de *ḍ*; *r* ou *rr* pour *r'*; et *r* au lieu de *j* ou *ṛ*. Les Grecs n'ont pas procédé autrement : au lieu de *sôja* ou *sôṛa*, ils ont écrit Σῶρα; au lieu de *pâṇḍiyam*, πάνδιον, en substituant la terminaison neutre grecque à la terminaison neutre sanskrite : le mot tamoul est simplement *pâṇḍi*.

Je viens de donner deux exemples remarquables de l'exactitude des transcriptions qu'ont faites les géographes grecs. En voici quelques autres non moins dignes d'intérêt ; le cap Comorin, *kumari* ou *kumâri*, dont la première syllabe est prononcée en tamoul *ku* ou *ko*, est nommé par Ptolémée κομάρια ἄκρον; maduré *(madhurâ* sansk. drav., anc. *madurâ*, tam. *madurœ)*, μόδουρα (Pline écrit *modusa);* une ville du sud de l'Inde, *tén'n'agara-m*, τενναγῦρα. De même παλοῦρα est pour *pâlûr*, « ville du lait » (nous avons vu plus haut que le mot tamoul *ûr* était jadis *ûra*); καροῦρα pour *karûr* ou *karuvûr* « ville noire »; μαγγάνουρ pour *mâṅgaḷûr*, « ville des manguiers »; ἀρκάτου pour *âr'ukâḍu* « bois traversé par une rivière. » La transcription de ce dernier mot est plus exacte qu'elle ne paraît : sauf à la dernière syllabe accentuée, l'*u* bref est généralement très léger en tamoul ; de plus, dans la conversation le mot *âr'ukâḍu* est employé le plus souvent sous sa forme oblique ou adjective (*âr'ukâṭṭu* prononcé presque *ârkâṭṭu*). Les correspondances de ces divers mots peuvent être admises sans discussion, l'évidence est assez grande; les suivantes demandent quelques explications. Les Indiens nomment *kaḷḷimêḍu* (corr. europ. *Calimère*, *r* pour *ḍ*), « monticule des cactus », le cap en face de Ceylan ; Ptolémée indique à peu près à la même place une pointe qu'il appelle κώρυ ἀκρὸν τὸ καὶ καλλίγικον ; la première syllabe de καλλίγικον représente donc le *kaḷḷi* tamoul. Une

ville du Travancore (*tiruvân'kôḍu*, « remparts du jardin sacré »), encore renommée par son commerce, porte le nom de *kôṭṭâr'a*, tam. *kôṭṭâr'u*, « rivière fortifiée » ; Ptolémée et Pline parlent d'une cité commerçante du sud-ouest de l'Inde, qu'ils nomment, le premier κοττιάρα μητροπόλις et le second *Cottora*. Je pourrais multiplier les citations ; mais je crois que celles qui précèdent suffiront pour montrer avec quel soin les écrivains de l'antiquité classique ont reproduit les dénominations indiennes. Certes, les modernes ne se sont pas piqués d'une aussi grande exactitude. Nous avons d'autant plus lieu d'être surpris de la facilité avec laquelle nous retrouvons aujourd'hui les mots dravidiens dans leurs transcriptions par les géographes grecs que ceux-ci ont écrit sans doute d'après les récits, les relations de voyageurs ou de marchands assez peu lettrés ; d'ailleurs, les copistes successifs de leurs ouvrages pouvaient bien facilement dénaturer ces mots pour eux barbares et dépourvus de toute signification. Il en est, en effet, beaucoup dans ce cas ; j'essaierai tout à l'heure de donner un ou deux exemples de ces altérations.

Des remarques qui précèdent on peut conclure que nous connaissons à peu près la prononciation des Dravidiens contemporains des Orientaux dont les récits ont servi de base aux descriptions des géographes grecs ; que ces derniers pouvaient sans trop de difficulté dire et par suite écrire des mots dravidiens ; enfin, que généralement ils ont transcrit très exactement, lettre pour lettre, la plupart des noms de ville, de pays, etc., du sud de l'Inde. Nous avons donc le droit de nous appuyer sur des transcriptions de cette nature pour décider de la vraie prononciation de quelques lettres de l'alphabet grec.

Nous ne pouvons nous occuper que de β, η, θ, χ, φ, et ε, les autres lettres incertaines n'ayant en tamoul ni correspondantes ni analogues.

Le seuls noms en χ que nous trouvions dans Ptolémée sont les suivants ; χαβήρος ποταμος, χάβηρις ἐμπόριον, représentant l'un et l'autre le tamoul *kâvêri* ou *kâbêri*. Le tamoul possède bien une lettre analogue au *ch* dur ou au *ch* doux des Allemands (1), mais elle n'est employée que devant une consonne et seulement au milieu des mots; elle n'a jamais pu par suite figurer dans le mot *kâvêri*. Il faut croire que Ptolémée ne disait pas *chavîros*, *chavîris* à la façon des modernes; comme d'ailleurs le χ représente indubitablement l'explosive *k*, le χ ancien ne peut être que *k* simplement aspiré.

Nous venons de voir que le *ê* de *kavêri* est rendu par l'η. Ptolémée nous en fournit un autre exemple dans le mot χηρόσοθρος, sans doute pour *sêraputra;* rappelons que le *s* tamoul devant *é*, *i* et leurs longues est pour un ancien *k* dravidien ; *sêra* est pour *kêra* (*kêra-la*). Nulle part du reste l'*i* bref ou l'*i* long des Tamouls n'est remplacé par un η. η est

(1) C'est Graul, dans sa *Bibliotheca tamulica*, Leipzig, 1854-1856, t. II, 2e partie, p. 13, qui indique cette prononciation douce de la lettre tamoule. C'est une lettre qui sert très peu ; son emploi est facultatif le plus souvent, quoiqu'elle fasse partie intégrante de quelques mots. Le tamoul seul la possède. Dans un rapport fait à la Société littéraire de Madras, sur la transcription des noms indiens en lettres romaines (*Madras*, 1859, in-8°), il est dit, p. 13, qu'elle vaut le *khé* arabe ; un des membres de la commission est cependant d'un avis différent : pour lui, comme pour Graul, elle n'est que le *ch* de *nicht*. M. Caldwell n'en parle pas dans sa *Grammaire comparée des langues dravidiennes*. A Karikal, on me l'a toujours fait articuler comme une aspirée forte ; au reste, les poètes la changent souvent en *gu*. La célèbre grammaire tamoule, le *Nan'n'ûl*, dit qu'elle naît de la tête et se prononce *la bouche ouverte* (1, 87); le commentateur du *Tolkâppiyam*, autre grammaire célèbre, dit qu'elle est produite par la gorge ou la tête. Je crois donc que cette lettre est une aspirée forte et non une sifflante comms le *ch* de *mich*. Elle n'est employée que devant les six consonnes *dures* des grammairiens indigènes (*g*, *d*, *b*, *ḍ*, *r'*, *s*) et seulement après une voyelle brève.

donc seulement la longue de ε, comme ω l'est de ο; ω représente toujours l'*ô* dravidien, cf. Σῶρα pour *sôja* ou *sôṛa*.

Le β du même mot κηρόβοθρος correspond à un *p*; dans les deux précédents, il représentait *b* ou *v*. Toutes les probabilités sont donc plutôt pour l'explosive que pour la soufflante; mais la question n'est pas tranchée.

Dans ce même κηρόβοθρος, θ est pour *ṭ*; un autre nom θέλλυρ est évidemment *teḷḷûr* « ville claire. » Les Dravidiens ne connaissant pas la sifflante anglaise *th*, θ était un *ṭ* différent de τ. Ce ne pouvait être que *ṭ* simplement aspiré.

Je ne trouve dans Ptolémée qu'un mot en ει, καρεῖοι pour le tamoul *karœyar*, pron. *karéiyar* « habitants du rivage » (les Grecs ont substitué leurs pluriels aux pluriels indiens), mais je soupçonne qu'il doit y en avoir un autre. Le géographe grec parle de ὄρθουρα βασίλειον Σωρνάγος, sur la côte des σωρίγων ou σωριγήτων. Les trois derniers mots sont probablement pour *sôṛa-nâḍu* (*sôja-nâḍu*) et *sôṛa-ga-r* (*sôja-ga-r*), « le pays sôja » et « les habitants du Sôja. » Mais, d'après les traditions indiennes, il existait jadis dans le Sôja une grande ville, très importante, appelée *ur'œ-y ûr* (pron. presque *or'eiyûr*), dont parlent notamment les ouvrages tamouls *tiruvaḷḷuvar tcharitra* et *djâdi nûl*. Or, si nous remarquons en même temps que l'*u* tamoul devant le *r* ou même le *r*' a un son très voisin de l'*o* bref, et que la ligature ει des manuscrits n'est pas sans avoir une certaine ressemblance avec le θ, nous pouvons admettre que le mot ὄρθουρα doit se lire ὀρειοῦρα et n'est que l'*ur'œyûr* tamoule, la « ville d'un pays fertile. » Il y a donc de grandes probabilités en faveur du son *ei* pour ει.

Quant au φ, je ne le vois que dans μαυάρφα, μαυαλιάρφα ou μαλιάρφα qui correspond sans doute à *maylâppura-m* « ville du paon » (corr. europ. Méliapour), sur la côte Coromandel, non loin de Madras, appelée Saint-Thomé par les Portugais qui y avaient un établissement important. Ici le φ remplace

les deux *p* tamouls. La sifflante *f* est la consonne que les Indiens ont le plus de peine à articuler convenablement ; donc le φ ne représente pas un *f*. De la série *p*, *ph*, *b*, *bh*, *f*, les Dravidiens n'ayant que *p* et *b*, et la première seule figurant double dans le mot *mayilâppura*, le φ ne peut être qu'un *p* plus fort que celui représenté par π ; c'est donc probablement un *p* aspiré.

Des rapprochements que je viens de faire, il résulte en définitive que la prononciation des Grecs modernes n'était pas celle des contemporains de Ptolémée (première moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne). J.-L. Burnouf, dans une note de sa grammaire grecque, se plaint que nous prononcions *afaïreïtaï* pour ἀφαιρεῖται, lorsque les Grecs modernes disent *aférité*, ce qui est bien plus doux : quelle ne serait donc pas sa douleur, s'il nous entendait dire *aphaïreïtaï* ? Le nom illustre de Burnouf me fait souvenir que dans la petite grammaire sanskrite écrite en collaboration avec M. Leupol, par le savant directeur de l'école d'Athènes, il est dit que les Romains du temps de Cicéron prononçaient *votché* pour *voce*, à peu près comme les Italiens actuels. Je me permettrai de ne pas être du même avis, et voici une des raisons qui m'en empêchent : Les Basques ont emprunté beaucoup de mots au latin, comme les Dravidiens au sanskrit ; mais, moins heureux que ces derniers, ils n'ont pas conservé en même temps les expressions originales. Quoi qu'il en soit, ils ont adopté entre autres les mots *paix* et *roi* et ont écrit *er-régé* (régué) pour *rex* (*reg-s*), *reg-e* et *baké* pour *pax* (*pac-s*), *pac-e*. Il faut rappeler, à propos de ces deux mots, que le *r* ne peut commencer aucun mot basque (il en est de même en tamoul) et que l'adoucissement des explosives à la première syllabe des mots empruntés est un fait général en basque.

Les savants lecteurs de la *Revue de linguistique* ne

trouveront peut-être pas assez concluantes les inductions qui viennent d'être établies. Il aurait été possible de faire mieux si on avait pu disposer de documents plus abondants, mieux escortés d'autorité que des souvenirs très mêlés et un dictionnaire tamoul, assez médiocre et pourtant l'unique. Je n'ai pas cru cependant devoir retenir encore ces observations, sauf à les reprendre plus tard dans des conditions meilleures, s'il y a lieu, et s'il se présentait un plus grand nombre de renseignements. Si ces notes sont d'un mince intérêt, elles auront leur justification et leur excuse dans la strophe suivante du poète tamoul *Tiruvaḷḷuva :*

« Ce sont (seulement) les sages dont la science est claire « et complète qui, même dans un moment d'oubli, ne disent « pas des choses de peu d'importance. »

Bayonne, le 4 mai 1868.

JULIEN VINSON.